

JEAN-CLAUDE SILBERMANN
La gueule en biais



Jean-Claude Silbermann
La Victoire, 1989
60 x 125 cm huile/toile/bois

La gueule en biais

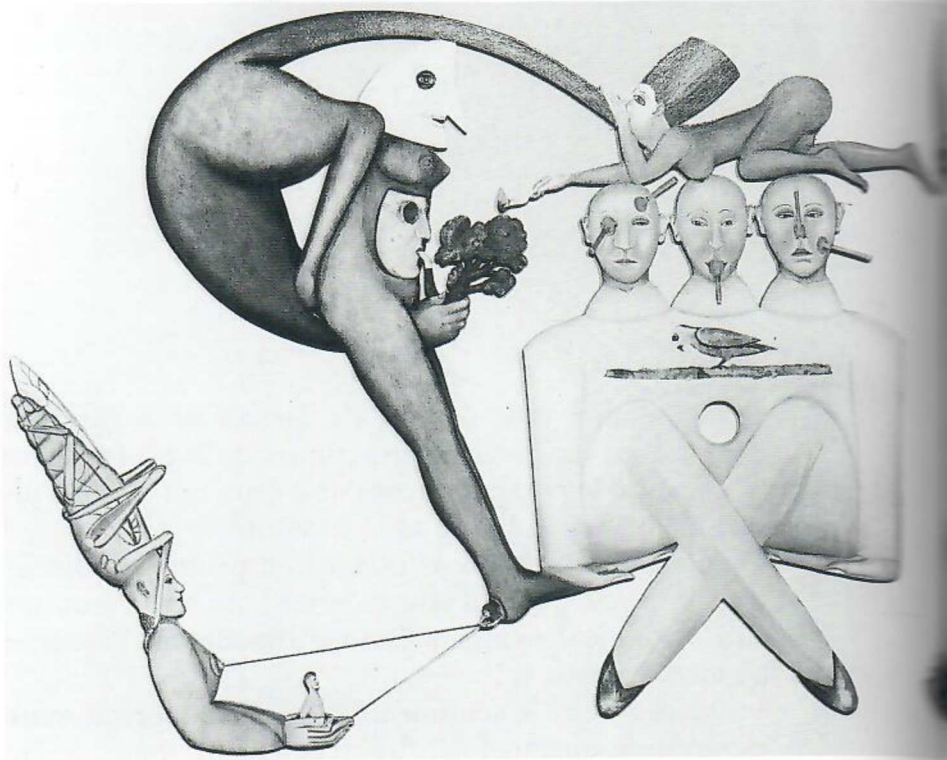
Il me semble tout naturel de demander à l'art plus et mieux que les satisfactions esthétiques qu'il est censé procurer à ceux qui le regardent, comme à ceux qui le font; plus et mieux même que la gloire et la postérité.

Je travaille tous les jours comme un peintre du dimanche, et ne me soucie guère d'être en retard, en avance ou juste à l'heure. Non, je demande à l'art qu'il me donne l'indifférence à la mort.

Je voudrais que le sentiment d'éternité-malgré-la-mort qui m'est accordé quelquefois, fugitivement, au cœur de la pratique artistique — et qui est comme une autre idée, bien plus fluide, du temps — prenne ma vie tout entière.

Mais j'ignore comment faire. La piété me dégoûte et avec elle toutes les formes d'ascèse qui, si elles ne sont pas le petit lait de la sainteté, ne sont que ruse pour obtenir le Tout au prix du Rien. Ruse pour ruse, je préfère encore mon vieux doute athée. L'oubli de Dieu donne un caractère *encore plus* «miraculeux» à l'émergence d'un état de grâce hors de portée de ma «bonne» volonté (un état que toute volonté, il me semble, place par définition hors de portée).

Sans doute ne suis-je pas très clair. Mais c'est ainsi que je vais, la gueule en biais, désespérant de pouvoir, une fois pour toutes, «faire remonter ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univers» (Plotin). Car à défaut de m'être ajouté le sentiment de l'éternité (malgré la mort) je nage, nageur moyen que le fleuve emporte et qui entend se rapprocher le grondement de l'énorme cascade.



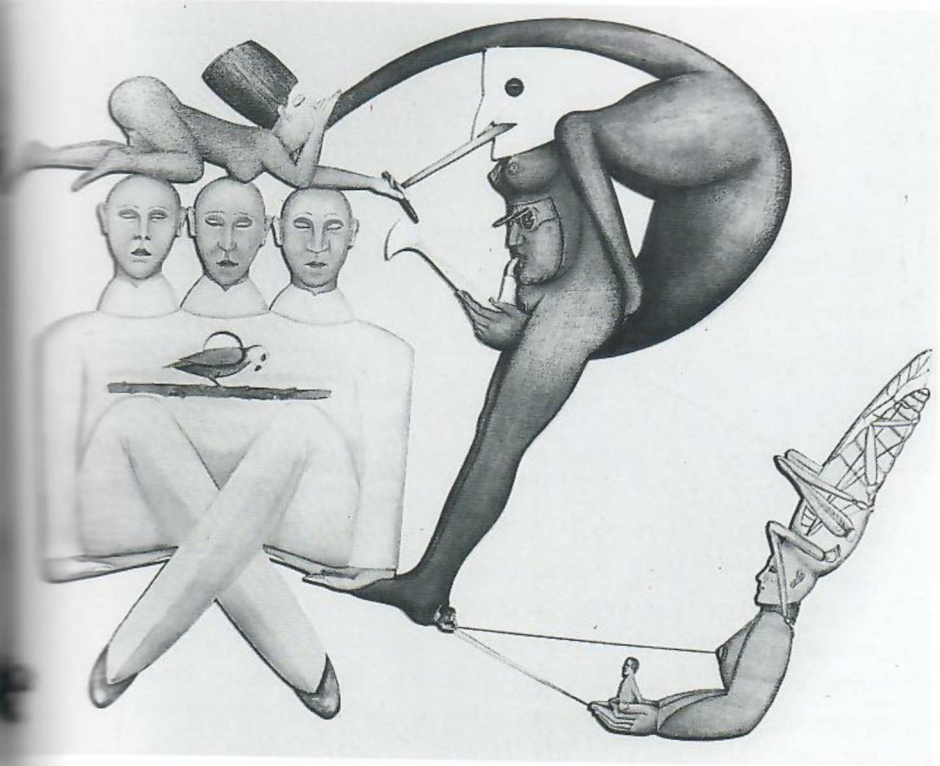
Jean-Claude Silbermann

Le glacié est vision de la couleur profonde par la couleur superficielle, de la couleur invisible par la couleur immédiate. Il y a un noir-laurier, un violet-neige, un bleu-noix ... Parfois la couleur redouble d'intensité au cœur des choses: rouge-rouge, noir-noir, etc...

Le sommeil vient en dormant.

Il pleut, un merle chante.

L'artiste en renom dit: «Ce que c'est que la *gloire*: même les mauvais peintres commencent à aimer mon travail».



Le jour et la nuit 320 × 155 cm, 1980

Quand on entre dans une forêt, toute la forêt le sait.

Le flocon de neige
est une nuit d'été
pour la confiance

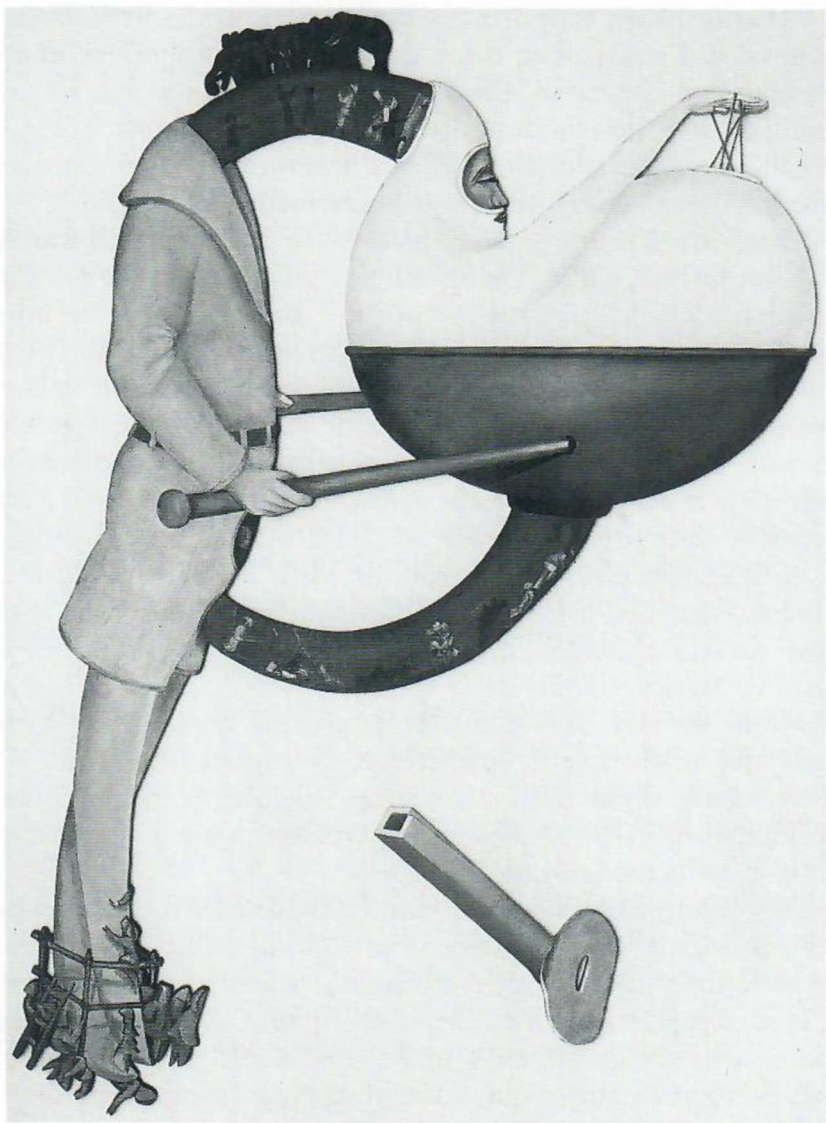
Un chantier de démolition entièrement peint à la feuille d'or.

Le est la lettre que je pré ère écrire. Le de euille, de aille, de ille,
de emme, — de outre et de p tt...

La géode

L'enrobage culturel n'a jamais été aussi bien meringué. Aujourd'hui, on estime les artistes, et nul bourgeois ne se risquerait plus, même à part lui, à nous traiter de Jean-foutre. Quoi que nous fassions, plus personne n'est jamais vraiment estourbi: tout est art. Il serait sans doute ridicule de s'en plaindre. Mais il est naïf de croire désintéressé et sans péril l'appui qu'apportent aujourd'hui à l'art les officiels et que lui apporteront demain, peut-être, les goupes privés, avec le succès attendu de la fameuse «industrie culturelle». L'assentiment général étouffe la violence du cœur et corrompt la pensée. Il n'est pas jusqu'au jeu de la déception où s'illustrent encore beaucoup de talents, continuateurs peignards de dada, qui ne se joue sous les bravos unanimes. Sous l'effet de l'air du temps, le monde intérieur — que l'art a le pouvoir de matérialiser partiellement — est peut-être devenu, sans même qu'on s'en doute, fréquentable, charmant, anodin. Et l'on peut, dès lors, se demander quelle est la raison d'être de l'art — sinon de permettre à certains, dont je suis, de s'incruster dans des emplois de variété dénués de tout risque.

C'est bien dans ce sens que va le procès de l'art tel qu'il fut intenté, dès avant 1968, par les situationnistes. L'art, selon eux, est moyen détourné que prend le désir pour parvenir à ses fins et, par là même, détournement du désir. Passer de la satisfaction amortie et fantasque qu'il procure à un accomplissement véritable constituerait un acte révolutionnaire décisif. Il faut, disaient-ils, réaliser l'art: «Pour réaliser l'art, abandonnons l'art». C'était méconnaître l'existence, en nous, de désirs incompatibles avec toute forme de vie en commun.



Jean-Claude Silbermann,
Au bon jeune homme, 120 × 100 cm, 1975

Maurice Heine rapporte* le cas tragique et désarmant d'un homme qui avait pour désir de ferrer les femmes «comme l'on fait aux chevaux». Personne n'a rien pu pour lui. Et qui voudrait voir de tels désirs se réaliser pour de bon?

Or, à cette question-là, il y a toujours, faulxé dans les circonstances, quelqu'un qui, discrètement, se désigne.

Dans les coulisses de l'Histoire la torture se goupille (argent, locaux, sbires, complicités...) invariablement au nom du Bien. Cependant, sous l'imposture de la Cause, la volupté du bon tortionnaire se décèle à l'imagination qu'il devra mettre en œuvre pour varier, doser, et peut-être même inventer des supplices susceptibles de retenir, précautionneusement, la victime au seuil du trépas et lui arracher, dans le désespoir d'un consentement infini, des renseignements, des aveux — une parole.

Je prétends que cette parole est celle-là même qu'il faut obtenir de soi en art et, comprenne qui pourra, celle qu'il ne faut pourtant jamais dire, sous peine de mort ou de... futilité. Mais je parlais de la torture.

Même les voyous violeurs et bourreaux flottants de la vie ordinaire se cherchent, après coup, de vagues défausses.

Seul Sade a fait de la torture un jeu intégralement dévergondé et un plaisir sans excuse ni pardon. Mais il n'a pas fait de la cruauté un jeu innocent.

De l'innocence au sens de non-connaissance du bien et du mal, la cruauté est précisément la négation. Elle nous exclut de la Nature: de ce lieu mythologique où le monde intérieur et le monde extérieur s'unissent, se fondent. Rien, en effet, de moins sauvage que notre cruauté (que notre méchanceté), et rien de moins naturel que notre pitié (que notre gentillesse). L'une et l'autre font s'envoler les oiseaux dès que nous tentons de les approcher, ne fût-ce armés que d'une salière, alors que le déplacement, pourtant imprévisible, du sabot de l'élan, par exemple, n'interrompt même pas leur picotage; l'une et l'autre font fuir la plupart des bêtes des bois, à

* Maurice Heine: *Recueil de confessions et observations psycho-sexuelles*, éditions du Terrain Vague, 1957.

l'exception notable de la chenille processionnaire, qui donne la gratte.

*

On mesure mal à quel point, de par *le peu de cas que nous faisons de la technique*, nous autres, compagnons du vite-fait-mal-fait, sommes profondément en avance sur les mœurs cruelles qui président au dressage des hommes.

La vérité qui nous charme tient dans le creux de la vie, tient en un seul mot: la grâce.

Il est des points qu'il ne faut énoncer que pour les taire aussitôt. Ainsi une parole porteuse de silence fera silence sur le silence.

Parlons plutôt de la Cause, cette faveur de soie bleue à l'aide de laquelle on noue solidement le sac de nœuds. Les artistes n'ont qu'un seul problème: ils vendent leur âme, c'est vous qui le dites. Ils sont comme des matelas sous la pluie, comme une portée de chats dans le fourneau. Ils ouvrent le sac de nœuds pour en extraire des triangles isocèles. Ils chient des mouettes. Ils ont des sueurs de jasmin, du foutre de voie lactée, des crachats de perle fine. Cracheurs de feu, ils sont. Cette flamme jaillie de leur bouche, le voilà bien le monde intérieur. Il est dans cette gorgée d'alcool qui, depuis l'enfance, leur est restée en travers de la gorge et qu'ils recrachent violemment, avec toutes les paroles enflammées qui s'arrachent aux parois de l'être. Paroles de cœur et mots de tête, paroles de ventre, paroles des poumons et du sexe, mots, locutions, grammaires de la vessie, paroles du fond des os et de la moëlle épinière des squelettes bavards:

*Au cimetière parisien on est bien
la diva des vagues y voyage
elle nettoie en trois heures notre viande extra
super nettoyage à sec travail soigné finition main
le monde là-dedans est une révélation prête-à-porter
la grande braderie des fourrures intérieures
André Toto Romano passe dans le soir old fashion
tout doit disparaître*

*le papier peint fond
les hommes les femmes et même les enfants voyagent dans ces
planètes immobiles
ils occupent tout l'espace et de leur présence inoubliable le
décorent
demandez la Vie Intérieure
tous les jeudis*

*

Je suis un homme d'intérieur. Un de ceux qui restent à la maison avec les femmes et les enfants fiévreux. Vivre entre nos mille murs nous contraint plus que d'autres à l'illusion. Certains vont jusqu'à habiter la cave. On y fait la chasse aux courants d'air. L'index mouillé de salive s'allume bientôt comme une lampe. Alors les colombes se posent sur les balcons désertés. Elles passent, sans les briser, à travers les vitres des fenêtres.

Sous l'effet de la nuit intérieure, les rideaux s'élèvent et filent, sans bruit, jusqu'à la cime des arbres lointains et prennent feu, là. Eclairés par ces torches, des inconnus se partagent sans bruit la citrouille. Pas un mot des chevaux et du carrosse. C'est un secret si bien gardé qu'on en a perdu la mémoire et que nul ne sait comment faire réapparaître la pantoufle de verre.

*

Comme je lui avais acheté quelque agate, Marc Apter, marchand de pierres dures, rue Pastourelle, choisit, dans un tas, un caillou gris de la taille d'un beau citron, et le plaça sous une sorte de grand massicot dont il actionna vigoureusement le couperet. Le caillou fut tranché en deux. Il le reconstitua prestement, puis, lentement l'ouvrit, dévoilant peu à peu l'étincelante géode: «C'est comme l'homme, me dit-il, exactement comme l'homme».

Jean-Claude Silbermann